

*Jean Marie ANDRE*

« D'abord, je vais raconter le hold-up que nos parents ont commis. Ensuite les meurtres qui se sont produits plus tard. C'es le hold-up qui compte le plus, parce qu'il a eu pour effet d'infléchir le cours de nos vies à ma sœur et à moi. Rien ne serait tout à fait compréhensible si je ne le racontais pas d'abord. »

« Nos parents étaient les dernières personnes qu'on aurait imaginées dévaliser une banque. Ce n'étaient pas des gens bizarres, des criminels repérables au premier coup d'œil. Personne n'aurait cru qu'ils allaient finir comme ils ont fini. Cependant des gens ordinaires, même si, bien sûr, cette idée est devenue caduque dès l'instant où ils ont dévalisé une banque. »

« Mon père, Bev Parsons, était un gars de la campagne, né dans le comté de Marengo, Alabama, en 1923 ; il avait quitté l'école en 1939, brûlent d'entrer dans l'armée de l'air, ce corps qui est devenu l'Air Force. Il a intégré Demopolis, fait ses classes à Randolph, près de San Antonio, et il voulait à tout prix être pilote de chasse mais, n'en ayant pas les capacités, il a appris à piloter un bombardier. Il pilotait les B-25, les Mitchell poids léger ; qui ont servi aux Philippines, puis à, Osaka, où ils faisaient pleuvoir la destruction sur terre- frappant l'ennemi comme l'innocent. C'était un grand gaillard sympathique, souriant, bel homme, de plus d'un mètre quatre-vingts, (il tenait tout juste dans l'habitacle du bombardier), avec un visage large et carré tourné vers autrui, de pommettes saillantes, une bouche sensuelle et de longs cils de fille, superbes. Il avait des dents d'une blancheur éclatante et des cheveux noirs coupés court dont il était très fier, comme il était fier de son prénom, Bev. Capitaine Bev Parsons. Il n'a jamais voulu reconnaître que Beverly était un prénom féminin pour la plupart des gens. C'était l'origine anglo-saxonne, disait-il. « Très courant en Angleterre, il y a des hommes qui s'appellent Vivian, Gwen et Shirley là-bas. Et on ne les confond pas avec des femmes pour autant. « C'était un causeur impénitent, l'esprit ouvert pour un sudiste, de manières affables et obligeantes qui auraient dû le mener très loin au sein de l'Air Force, mais qui ne l'ont mené nulle part. Ses yeux vifs, noisette, parcouraient la pièce où il se trouvait pour y découvrir un auditoire, ma sœur et moi en général. Il racontait des blagues ringardes avec un cabotinage typiquement sudiste, il connaissait des tours de cartes et des tours de magie, il arrivait à détacher la première phalange de son pouce et de la remettre à sa place, il savait faire disparaître et revenir un mouchoir. Il jouait du boogie-woogie au piano et parfois il nous parlait « dixie », ou bien comme dans Amos' Andy. Il avait perdu un peu d'audition en pilotant les Mitchell et il était susceptible sur ce chapitre. Mais il était rudement chic avec sa coupe d' « honnête » GI et sa tunique bleue de capitaine ; en somme, il dégageait une chaleur sincère qui faisait que ma sœur jumelle et moi on l'adorait. C'est

d'ailleurs sans doute ce qui avait attiré ma mère (même s'ils étaient aussi différents, aussi désassortis que possible, tous les deux) qui était par malchance tombée enceinte dès leur première rencontre, expéditive, après une soirée en l'honneur des aviateurs rentrés du front, non loin de l'endroit où il recyclait en directeur de l'approvisionnement, à Fort Lewis, en mars 1945, ses services de largueur de bombes n'étaient plus requis. Ils s'étaient mariés dès qu'ils s'en étaient aperçus. Ses parents à elle, des juifs polonais émigrés qui habitaient Tacoma, n'étaient pas ravis. Gens instruits, professeurs de mathématiques, musiciens semi-professionnels ils donnaient de petits concerts très courus à Postdam, qu'ils avaient quitté en 1918 pour s'installer dans l'État de Washington via le Canada- ils étaient devenus, hasard de la vie, concierges d'école. Être juifs ne voulait plus dire grand-chose pour eux à l'époque, ni pour notre mère, et renvoyait surtout à un mode de vie étriqué, vieillot et contraignant qu'ils n'étaient pas fâchés d'avoir laissé derrière eux en émigrant dans un pays apparemment exempt de juifs. [...] »

« Ma mère, Neeva (diminutif de Geneva) Kamper ; était une femme minuscule ; passionnée, binoclarde, avec une chevelure brune, rebelle qui se prolongeait par un duvet le long de la joue. Elle avait des sourcils épais, un front pâlot de rat de bibliothèque lui donnait l'air fragile, elle qui ne l'était pas. Mon père disait pour plaisanter que, chez lui en Alabama, on appelait ces tignasses des « cheveux juifs » ou des « cheveux d'immigré », mais ce trait lui plaisait, et elle, il l'aimait. (Elle ne m'a jamais semblé accorder trop d'importance à ces formules du reste.) Elle avait de petites mains délicates dont elle limait et polissait les ongles avec soin ; elle était très fière et faisait toutes sortes de geste distraits avec. Elle était sceptique par tempérament, écoutait avec attention quand nous lui parlions, pouvait avoir l'esprit mordant à ses heures. Elle portait des lunettes sans monture, lisait de la poésie en français et employait souvent des termes comme *cauchemar* ou *trou du cul*, que ma sœur et moi ne comprenions pas. Elle écrivait des poèmes à l'encre marron, achetée par correspondance, et tenait un journal que nous n'avions pas la permission de lire ; en temps ordinaire, elle avait une expression d'astigmate, nez légèrement relevé, un air de perplexité qui était devenu une seconde nature, sauf à penser qu'elle était née avec. Avant d'épouser mon père, et de nous avoir aussitôt, ma sœur et moi, elle était sortie à dix-huit ans de Whitman Collège, Walla Walla ; elle avait travaillé dans une librairie, se voyant peut-être en bohème et en poète, espérant décrocher un emploi de chargée de cours dans une petite fac, mariée à un homme bien différent de celui qu'elle avait épousé, prof de fac lui-même peut être, qui lui aurait assuré la vie à laquelle elle se croyait destinée. Elle avait trente-quatre ans en 1960, l'année où ces événements se sont produits. ... »

1. Richard Ford. Canada. Éditions Harper-Collins 2012 Éditions de l'Olivier.2013

*La suite... vous la trouverez chez votre libraire...* .